

# **Anthologie des Nouvelles**

## Et tant de choses encore...

**Vayrenoth**

**Parue sur**



<http://www.jrrvf.com>

Un jour, alors que je m'éveillais et célébrais le matin comme des milliers de fois auparavant, le regard que je posai sur le monde se fit différent. Je pris conscience ce jour-là de l'ennui dans lequel je vivais, créature pâle et elfique au sein d'un monde cent fois parcouru. Un monde merveilleux, certes, mais dont les tourments, les intrigues, les miracles et les dieux, et même les créatures les plus fascinantes et incongrues, avaient depuis longtemps cessé d'être une source d'étonnement pour moi. Je pris conscience en dépliant ma longue silhouette drapée de brume – solitaire dans sa beauté, même au sein de son peuple – je pris conscience du besoin que j'avais de respirer un air nouveau, de voir scintiller les étoiles aux abords d'un autre horizon, de vivre enfin, hors d'un monde qui me lassait désormais.

Ce jour-là je partis, seul, sans jeter un regard aux miens, avide de découvertes et surtout de me débarrasser de ce goût âcre qui collait à mes lèvres, le goût du commun, du ressassé, du renfermé.

Je partis donc, et marchai longtemps, des jours, des semaines. Des conflits se jouèrent autour de moi sans que j'y prenne garde. J'étais tout entier concentré sur mon but : trouver les frontières de mon monde – si toutefois elles existaient – et voir ce qu'il se passait au-delà. Mon esprit frémissait autant de peur que de curiosité à cette simple pensée.

Et il advint que je fus exaucé.

J'arrivai dans une plaine, déserte et vide – j'avais depuis longtemps dépassé les frontières de ma carte, et errais depuis lors dans des champs fleuris parsemés de bosquets odorants. Une plaine immense, gigantesque sous le ciel nocturne ; car il faisait nuit, et les étoiles scintillaient joliment. Mais cette plaine était étrangère à tout ce que j'avais jamais connu ; non pas que le changement eût été extraordinaire, l'herbe était toujours verte, la nuit toujours noire ; cependant, je sentais quelque chose de différent, peut-être dans la façon qu'avait le vent de souffler, ou les étoiles de clignoter. Exalté au début, l'ennui me prit rapidement ; cette plaine n'avait pas de fin, et son rouleau s'étendait sous mes pas, plane, terne, désespérément vide. Était-il ainsi, ce splendide extérieur sur lequel j'avais tant fantasmé ? Mon voyage n'avait-il donc aucun sens ? Je commençais à m'y résoudre, déjà nostalgique des montagnes et des forêts de mon monde, et allais rebrousser chemin lorsqu'une silhouette apparut, se dirigeant vers moi, et me héla.

– Salut, voyageur ! cria t-elle dans ma langue avec un fort accent.

Je pressai le pas pour aller plus vite à sa rencontre, le cœur battant. Lorsqu'il parvint à ma hauteur, sans me laisser le temps de le questionner ni même de le détailler, le nouvel arrivant me prit par les épaules et m'embrassa sur les deux joues avant de me contempler avec ravissement.

– Bienvenue, bienvenue ! s'exclama t-il avec un large sourire dévoilant ses longues dents blanches.

C'est un vrai plaisir que de rencontrer une créature de votre peuple à cet endroit !

J'eus sûrement l'air à cet instant d'un parfait imbécile car il éclata d'un rire énorme et, me lâchant, s'écarta de quelques pas. Il me souriait franchement, son regard sombre pétillait. Je pris alors le temps de le détailler attentivement.

Je crois que son aspect me rebuta tout d'abord, car je n'étais pas habitué à de si étranges rencontres ; mais il possédait une beauté sauvage, farouche et malicieuse, peu commune et étrangère à mes sens émoussés. Ses longs cheveux embroussaillés étaient d'un roux ardent, et auréolaient comme une crinière son pâle visage aux yeux sombres ; il se vêtait d'une tunique gris sale, et chaussait de lourdes bottes noires. Je crois qu'il sentit mon examen se terminer – à moins qu'il n'eût fait de même, ce qui était fort probable – car il rit de nouveau, et me demanda d'où je venais.

- D’où je viens ? répétait-je, un peu embarrassé. Et bien, je viens des terres du Nord, mais je ...
- Oh, je vois, me coupa t-il. Vous êtes un Elfe irlandais. Un de ceux qui ne s’aperçoivent même pas qu’ils traversent des mers.

Je ne compris pas tout ce qu’il me disait, mais blessé dans mon amour-propre par sa dernière remarque, j’attaquai :

- Et vous ? Qui êtes-vous ?
- Un Pryccolitch, répondit-il en s’inclinant. Et je viens de Roumanie.
- De Roumanie ?
- ... De Roumanie.
- Est-ce là où nous sommes ?
- Non pas, dit-il, nous nous trouvons dans un pays intermédiaire. Peut-être la France, peut-être la Grèce ou l’Italie. Mmh... Je parierais plutôt pour la Grèce. Ces Lamies sont incorrigibles.

Il fit alors le geste de chasser une mouche de devant son nez, avec une grimace assez comique.

- Mais je ne vois rien, moi ! fis-je exaspéré.
- C’est que vous n’ouvrez pas assez les yeux, rétorqua t-il. C’est normal, ne vous inquiétez pas. Ça ne devrait pas tarder à venir. Mais dites-moi donc ce que vous amène ici ?

Je lui expliquai alors la raison de mon départ, la langueur étonnante qui m’avait envahi, et lui fit part de ma déception face au vide de l’extérieur. De nouveau, il partit de son grand rire capable d’ébranler les montagnes.

- C’est toujours ainsi que ça commence ! s’écria t-il. Vous voyez, cher ami, je suis un voyageur comme vous. Tout comme vous, je ne vis rien la première fois que je sortis de mes terres, rien qu’une plaine banale et ennuyeuse. Et vous savez pourquoi cela se passe ainsi ? Parce que nous ne sommes pas habitués à voir. Parce que nous ne sommes familiers que de notre propre monde, et incapables de discerner ce qui nous est étranger. Mais avec de la volonté, cela finit par s’arranger. En réalité – il se tourna de tous côtés avec une expression extatique – cela grouille de monde, ici.
- Et eux nous voient ? fis-je effaré.
- Non, pour les mêmes raisons. Ils ne nous verront que si nous désirons qu’ils nous voient, si nous essayons d’attirer leur attention. Ce qui parfois n’est pas à souhaiter, ajouta t-il avec un sourire malicieux.
- C’est pour cela que je peux vous voir ?
- Parfaitement. Oh, mais il m’est arrivé une histoire pas possible ! s’écria t-il en passant soudain à un autre sujet. J’étais parti en Chine rendre visite à mes cousins Kiang-shi – ils font un thé merveilleux, là-bas – et figurez-vous que je me suis encore laissé abuser par les principes humains, comme quoi la Terre serait ronde, vous voyez ; et pourtant je ne suis pas un béjaune, vous pouvez me croire. Je souhaitais me rendre aux Amériques que je n’avais pas encore visitées ; et au lieu de faire demi-tour, j’ai donc continué droit devant moi, pensant que le chemin serait plus court ainsi. Et vous savez où je me suis retrouvé ?

Je secouai la tête, entrant dans son jeu ; le personnage commençait à vraiment m’amuser.

- ... Chez moi, en Roumanie ! s’esclaffa t-il alors en se frappant la cuisse. Quel idiot je faisais ! Vous saviez, vous, que le monde chimérique n’a pas de forme ? Un véritable ruban de Möbius, si vous voyez ce que je veux dire.
- Je ne vois pas du tout, balbutiai-je.
- Ah oui, c’est vrai. Mais peut-être que je vous ennuie avec mes histoires, après tout ? Vous préférez sans doute continuer votre voyage ...
- Non, non, parlez-moi encore, protestai-je avec précipitation, car je ne percevais toujours rien autour de moi, et l’idée de me retrouver seul au milieu d’une foule que je ne voyais même pas ne me réjouissait guère. Racontez-moi ce que l’on trouve dans les endroits que vous avez visités.
- Oh, que de choses étonnantes et passionnantes, souffla t-il en se penchant vers moi. Des êtres

extraordinaires et insolites, pleins de joie ou de cruauté. Lorsque je suis sorti de chez moi, j'ai commencé par errer dans des forêts où les arbres parlent et contrôlent le cours du temps, dans des endroits où les morts se relèvent pour danser avec les boucs et les démons, et j'ai croisé des monstres squelettiques qui s'enfuyaient lorsqu'un enfant se mettait à chanter.

Je tendis l'oreille, interpellé par de telles bizarreries ; il poursuivit, sur sa lancée :

– Plus loin, j'ai rencontré des hommes à la peau plus noire que de l'encre, qui se couvraient le visage de morceaux de bois peints en blanc, et dont les habits étaient tissés de perles. J'ai vu des êtres mi-végétaux mi-animaux frapper sur des peaux tendues pour agencer par la musique l'ordre de l'univers. Plus loin, les dieux ont la semblance d'hommes à têtes animales, ou bien se font tornades ou flammes éternelles pour apparaître aux vivants. Là-bas, le ciel est une femme penchée soutenue par quatre piliers ; là-bas, les esprits sont grimaçants et tourmentent les femmes enceintes.

Son regard étincelait, rempli de visions, et il faisait de grands gestes pour accompagner ses dires ; moi, je buvais ses paroles comme s'il s'agissait de la plus précieuse des liqueurs, et je tentais de me représenter les scènes qu'il me décrivait.

– Plus loin encore, poursuivit-il, c'est une tortue qui soutient le monde, les serpents ont neuf têtes et se font protecteurs des dieux ; et ceux-ci ont mille bras, mille yeux, mille têtes, sont gigantesques et tout barbouillés de lait. Les animaux sont pareils aux humains et mènent des vies semblables, les arbres se font la guerre ou bien s'affrontent en combats singuliers. Je sais que là-bas de petits êtres rouges courent sur la poitrine des dormeurs et aspirent leur vie en leur mordant le pouce. Encore plus loin, les coyotes ont des ailes et s'envolent avec les esprits des humains ; et de multiples créatures se font les serviteurs de chaque plante ou de chaque rocher...

J'étais ivre, tout entier suspendu à ses lèvres ; je riais avec lui, je respirais ses histoires, bercé par l'antique musique des mots, qui se mêlaient en un gracieux fatras de sons et de couleurs ; oui, j'étais fasciné, sous le charme de ce sympathique personnage, lui qui me mettait le nez sur mon extrême ignorance de la plus poétique des façons. Je me rendais compte que je ne savais rien, que tout était encore à découvrir, que tout ce que j'entendais et comprenais n'était qu'infimes parcelles d'un gigantesque univers, aux entrelacs infinis, aux possibilités inimaginables. Et la magie se poursuivait, semblant ne jamais pouvoir s'arrêter ; mon ami se faisait plus précis dans ses descriptions, donnant des détails pittoresques qui nous faisaient éclater de rire à l'unisson. Ce cher Couroupira, qui passe son temps à cogner contre les troncs de ses arbres une vieille carapace de tortue, pour savoir s'ils résisteront à la tempête ! Oh, et ces terribles mais si comiques Habu, dont les sourcils sont si épais qu'ils ne peuvent voir qu'en se couchant sur le dos ! Je crois qu'à cet instant mon propre monde me paraissait terne et sans intérêt ; et sûrement je conçus en mon esprit de ne plus jamais y retourner.

Mon ami s'arrêta soudain de parler. Je lui souris et lui fis signe de poursuivre, mais il refusa :

– Cela ne vous servirait pas, au contraire... Il faut que vous ayez envie de découvrir ces choses ; si je vous disais tout, à quoi servirait votre voyage ? Mais parlez-moi un peu de votre monde, à présent.

– Je crains qu'il ne soit bien terne, dis-je avec réticence.

– Que non, rétorqua-t-il avec un sourire mystérieux. Allons, c'est à vous, à présent !

Avec timidité, en trébuchant sur les mots, puis prenant peu à peu de l'assurance, je racontai à mon tour. Je lui dis les prairies, les forêts, les montagnes brumeuses où les aigles immortels surveillent les vivants. Je lui dis les esprits des airs et des eaux, les gracieux êtres qui dansent à l'aube sur l'herbe maculée de rosée. Je lui contai la magnificence de mon propre peuple, et le fracas des guerres contre les forces maléfiques, et les divinités chtoniennes aux corps de brume et de poisson. Je lui racontai la splendeur des cités d'or aux mille tours, la gloire des héros invincibles et tragiques ; je lui fis entendre le fracas des combats et le tonnerre de nos dieux ; je lui contai la splendeur mortelle des dames-fées qui, dans les bois, entraînent les jeunes hommes dans leurs danses pour les ensorceler. Attentif et curieux, le visage de mon ami s'éclairait de joie tandis que ma voix montait dans l'extase et gagnait en force et en puissance d'évocation ; puis il battit dans ses mains, en s'exclamant "Excellent !

Excellent !" alors que, surpris de ma prolixité, je me révélais intarissable au sujet de ce monde que, quelques instants auparavant, je me représentais vide et sans grâce. Riant aux éclats, il me stoppa dans mon envolée extatique et me serra vigoureusement la main.

- Cela suffira, me dit-il. Je vous remercie : grâce à vous, je ne verrai plus jamais votre pays de la même façon.
- Mais c'est à moi de vous remercier, balbutiai-je. Vous m'avez ouvert les yeux au monde et, en prime, vous m'avez réconcilié avec mon propre pays.
- C'est tout le mal que je pouvais vous souhaiter, répondit-il humblement. Il est temps que nos routes se séparent. Je vous envie, vous qui allez poser un regard vierge sur toutes ces terres inconnues. Ah, que je vous envie !
- Pourrons-nous nous revoir ?
- Soyez sans crainte ! me cria t-il alors qu'il s'éloignait de quelques pas. Je saurai vous retrouver. Peu de gens ont la chance de s'être éveillés au voyage !
- Alors, il me tarde de découvrir tous ces êtres et ces mondes et d'en savourer les richesses et les beautés ...
- ... Et tant de choses encore ! Car contrairement à ceux des hommes, nos territoires ont le mérite d'être infinis. Allons ! dit-il en partant pour de bon. Je m'en vais trouver les plaines immaculées des glorieuses Amériques. Et là-bas, je hurlerai à la lune jusqu'à ce qu'elle redescende.

Et je le vis bondir loin de moi, galopant joyeusement sous une forme de loup. Je souris, et lui fis longtemps signe en agitant mon bras levé.

La joie ne m'avait pas quitté lorsqu'il disparut pour de bon. Autour de moi, cela grouillait et se mouvait ; formes insolites, grotesques ou comiques, qui vivaient autour de moi en s'interpellant, chimères de l'imagination humaine. Au loin, une immense forêt aux abords brumeux semblait me faire signe. Alors, transcendé, le visage radieux, je m'avançai vers l'Inconnu.

*Vayreloth*

*Mai 2002*